

ZB MED - Informationszentrum Lebenswissenschaften

Matériaux pour une étude préhistorique de l'Alsace

[Monuments mégalithiques]

**Bleicher, Gustave
Faudel, Charles Frédéric**

Colmar, 1879

II. ENCEINTES AVEC MURS EN PIERRES APPAREILLÉES ET RELIÉES PAR DES
QUEUES D'ARONDE.

urn:nbn:de:hbz:38m:1-57358

II. ENCEINTES AVEC MURS EN PIERRES APPAREILLÉES ET RELIÉES PAR DES QUEUES D'ARONDE.

Nous ne connaissons jusqu'ici que deux monuments de ce genre dans notre contrée : l'enceinte du Franckenburg qui entoure le sommet de cette montagne, et celle de Sainte-Odile qui circonscrit un immense plateau et mesure plusieurs kilomètres de développement.

Le mode de construction de ces murs est le même : blocs en grès vosgien pris dans le voisinage, grossièrement équarris, de forme rectangulaire, disposés en assises assez régulières et constituant un appareil solide. Ces blocs sont de dimensions variables : les plus petits ont 30 à 40 centimètres de longueur ; d'autres mesurent jusqu'à 2 ou 3 mètres cubes et forment toute l'épaisseur de la muraille. On remarque généralement que, lorsque des rochers abrupts se rencontrent dans le parcours de l'enceinte, le mur vient s'y souder et s'interrompt, pour reparaître de nouveau au-delà de ces points de défense naturelle.

La plupart des blocs portent, à leurs bords, un certain nombre d'entailles triangulaires, nettement travaillées, longues de 10 à 15 cent., larges de 8 à 9 à leur base, et d'une profondeur de 6 à 8 centimètres. Les matériaux sont disposés de façon à ce que chaque entaille se trouve exactement en face d'une autre creusée en sens inverse dans la pierre voisine : les deux cavités correspondantes étaient reliées par des tenons en bois, appelés *queues d'aronde* (*Schwalbenschwänze*) qu'on y forçait et qui maintenaient ainsi l'ensemble de la construction (pl. II. fig. 1 et 2).

Il est difficile de se procurer de ces *queues d'aronde* : celles des parties superficielles ont totalement disparu sous l'influence des agents atmosphériques ; les assises inférieures en renferment

encore, mais on ne peut les extraire qu'en attaquant la muraille au moyen de leviers : ce serait là un travail pénible, et de plus un acte de vandalisme sans utilité. On en a dans le temps recueilli un certain nombre, et les amateurs peuvent en voir des spécimens dans les collections de la *Société des monuments historiques*, à Strasbourg, ainsi qu'aux Musées de Nancy et de Colmar. Dans le cloître des Unterlinden, sont exposés également quelques blocs caractéristiques du mur payen du Franckenburg, envoyés par M. l'abbé Fetting.

Une queue d'aronde entière, provenant de St^e-Odile et donnée au Musée de Colmar par M. le pasteur Dahlet, mesure encore, malgré son état de dessiccation, 30 cent. de longueur, 5 et 6 cent. de largeur aux extrémités et 3 1/2 cent. au milieu ; son épaisseur est de 2 cent., et son poids de 112 grammes. C'est une tige renflée aux deux bouts (pl. II, fig. 2) : la disposition des fibres ligneuses montre que l'étranglement de la partie médiane est dû à la compression, ce qui prouverait que les tenons ont été forcés dans les entailles de la pierre. Tous ceux que nous avons vus, sont en bois de chêne, quoique le pin et le sapin (*Pinus sylvestris* et *Abies pectinata*) constituent aujourd'hui l'essence dominante à l'altitude où se trouvent ces monuments ; il est probable que jadis le chêne y était plus fréquent, car on en déterre encore parfois quelques vieilles souches profondément enfouies dans la montagne du Franckenburg.

Il ne sera peut-être pas sans intérêt de relater les expériences que nous avons faites à ce sujet.

Recherches sur les queues d'aronde. — Nous avons examiné quatre queues d'aronde (2 entières et 2 débris assez grands), provenant du mur payen de Sainte-Odile. Leur apparence extérieure est caractéristique et identique dans les quatre pièces. On peut affirmer à première vue qu'elles appartiennent à la même essence forestière, quoique leur état de conservation varie. Toutes sont attaquées par les insectes xylophages, et plus ou moins taraudées ; les parties qui ne sont pas percées de leurs galeries sont dans un état parfait de conservation.

Les sections nettes que l'on peut pratiquer sur leurs extrémités élargies, montrent à l'œil nu, et encore mieux à la loupe, un certain

nombre de segments de cercles concentriques de bois, limités par des ponctuations dues à des vaisseaux ligneux de grand diamètre. Ces segments sont interrompus par de larges rayons médullaires (*rayons de premier ordre*) d'une couleur moins foncée que les cercles ligneux. On retrouve ces mêmes caractères, avec la plus grande évidence, sur des sections de vieilles planches de chêne ou de branches du même arbre âgées de 6 à 7 ans, qui nous ont servi de terme de comparaison.

Des coupes microscopiques, transversales et tangentielles, que l'on a pu pratiquer sur trois des queues d'aronde, ont été comparées avec celles prises sur nos échantillons de bois de chêne. Les éléments des coupes sont disposés de même dans les deux cas : les fibres ligneuses, le tissu fondamental parenchymateux, les vaisseaux qui forment le bois, ont la même apparence, la même ponctuation, et jusqu'à un certain point les mêmes dimensions transversales (calibre des vaisseaux). La même analogie existe pour les rayons médullaires ; l'état de conservation varie seule dans les deux ordres de coupes.

En éclaircissant les coupes de queues d'aronde à l'aide de la potasse, on voit ce réactif les colorer fortement en brun, par la présence de l'acide ulmique qui s'est produit avec abondance pendant la décomposition lente du bois. Celle-ci paraît avoir été poussée assez loin, car il n'est plus resté aucune trace d'amidon, tandis que dans les coupes de vieilles planches de chêne, on retrouve toujours ce principe immédiat qui reste comme réserve dans le tissu ligneux.

En résumé, il nous est permis d'affirmer :

1° Que les queues d'aronde étudiées ont été taillées dans du bois de chêne d'un certain âge, eu égard au nombre de cercles annuels qu'on peut compter dans les sections de leurs extrémités.

2° Qu'elles ont subi la décomposition ulmique et que l'amidon a disparu, ce qui est le fait d'un enfouissement prolongé à l'abri de l'air.¹

On peut en induire que ces murs ont dû rester très-longtemps debout et intacts, pour que les tenons de bois aient pu ainsi être protégés du contact de l'air et subir cette transformation lente qu'on appelle décomposition ulmique.

¹ Cette conclusion nous a été inspirée par un remarquable travail de M. FLICHE, professeur à l'Ecole forestière de Nancy, intitulé : *Note sur des bois soumis à un enfouissement prolongé, vigne, orme, pin*. Nancy, 1879.

Le Franckenburg.

Bibliographie. — Le château de Franckenburg. St^e-Marie, 1845, br. in-8°, 6 pag. et 1 pl., sans nom d'auteur.

RINGEISEN. Rapports à la Société des monum. histor. d'Alsace. (*Bulletin*, 2^e série, II, pr.-verb. p. 124. — IV, pr.-verb. p. 47. — V, pr.-verb. p. 2 et 33).

WALCH. (Idem, 2^e série, IV, pr.-verb. p. 47).

SIFFER. (Idem, 1^{re} série, I, p. 52).

Le mur payen du Frankenburg est peu connu : on le trouve même assez difficilement, car il est en grande partie caché dans les broussailles, recouvert de mousse et entouré de décombres. La plupart des renseignements que nous en donnons, sont dus à l'obligeance de M. l'abbé Fettig, auquel nous exprimons ici toute notre gratitude. C'est lui qui a bien voulu dresser le petit plan qui accompagne cette notice et nous guider dans l'exploration que nous avons faite de cette localité si intéressante.

Le Frankenburg est une montagne boisée, assez raide, haute de 750 mètres, située à la bifurcation des vallées de St^e-Marie et de Villé qu'elle commande toutes deux. C'était un lieu parfaitement choisi pour un poste d'observation ; de son sommet, on domine tous les environs immédiats, et on aperçoit au loin une partie de la plaine et des montagnes de la Forêt-Noire.

On peut s'y rendre, soit par Schlestadt, gare de Villé, route de Villé et village de Neubois (Krüth), soit par Lièpvre et La Vancelle. Les deux chemins aboutissent d'abord à une espèce de col ou plate-forme assez étendue, portant le nom de *Schlossplatz* et qui sépare le cône terminal du Franckenburg, de la montagne de l'Altenberg, située à l'ouest. (Pl. II, fig. 4).

Le mur payen entourait ce cône terminal, à environ 100 mètres en contre-bas du fossé du château : en bien des points il a disparu, mais on reconnaît sa trace par l'existence d'un relèvement de terres et de blocs épars. Beaucoup de ceux-ci ont glissé sur la pente de la montagne ou ont été enlevés à diverses époques ; on se rappelle notamment que toutes les grosses pierres qui for-

maient l'enceinte du côté ouest, furent prises et vendues par les carriers de La Vancelle, il y a une cinquantaine d'années.

Abandonnant le chemin qui monte au château et suivant à droite le talus dont il a été question, on rencontre bientôt une portion de mur parfaitement conservé sur une longueur d'une trentaine de mètres. Il a encore 2 à 3 mètres de hauteur sur 2 d'épaisseur; les blocs sont bien équarris et présentent presque tous les entailles en queues d'aronde, au nombre de deux jusqu'à huit. En cet endroit et à l'intérieur de l'enceinte, M. Fetting a découvert une meule en grès vosgien, mesurant 40 centim. de diamètre sur 15 de hauteur, et dont il a fait hommage au Musée de Colmar (pl. II, fig. 3). Plus loin le mur se perd dans les éboulis et va se rattacher aux rochers qui supportent le château vers le sud-est.

Retournons sur nos pas, et coupant encore le chemin, dirigeons-nous vers le nord : à l'angle septentrional du plateau existe un second fragment de mur assez intact, long de 20 mètres environ, allant de l'ouest à l'est, et dont on peut encore suivre les assises inférieures assez loin dans la forêt; il disparaît également dans les pentes abruptes de l'est, qui présentaient sans doute une défense naturelle suffisante. Près de cette partie de la muraille, on remarque d'abord une cavité circulaire, espèce de citerne (ou *mardelle*) en pierres brutes et en partie comblée; puis une grosse dalle rectangulaire, bien équarrie, (mesurant à peu près 3^m de long, 1^m de large et 1^m 1/2 de hauteur), reposant sur le mur par une de ses extrémités et qui doit avoir été placée intentionnellement dans cette position.

D'après cet examen, il est hors de doute que le mur payen du Franckenburg formait une enceinte (de 5 à 600 mètres de développement, d'après M. le curé Walch), entourant le cône qui supporte le château, se reliant aux rochers qui défendent le côté sud-est, et disparaissant vers l'est, où l'escarpement des pentes rendait l'accès à peu près impossible.

Le sommet de la montagne a dû être occupé dès la plus haute antiquité, à cause de sa position dominante. M. Coste fait remonter l'origine du château à l'époque romaine, tandis que la

tradition en attribue la fondation à Clovis. On sait qu'en 1061 déjà il est devenu la propriété de l'évêché de Strasbourg ; un incendie occasionné par la foudre le réduisit en cendres en 1582 et le fit abandonner définitivement. Nous n'avons pas à nous étendre ici sur l'histoire et la description de cet antique manoir ; nous renvoyons à cet égard aux ouvrages mentionnés plus haut, on y trouvera également les comptes-rendus des travaux de consolidation et de recherches qui ont été opérés au Franckenburg sous les auspices de la *Société des monuments historiques d'Alsace*.

A l'ouest du Franckenburg se dresse le massif de l'*Altenberg* (vieille montagne), remarquable par ses groupes de rochers de grès vosgien, dont les formes bizarres ont de tout temps frappé l'esprit des habitants du pays. Ce sont : le *Charlemont* (*Schädlmont* ou *Schälme*)¹ énorme roche isolée et dominant la vallée de Lièpvre ; le *Chauffour* (*Schoffelfelsen*) et la *Roche des coucous* (*Guguckfelsen*) au-dessus de La Vancelle, la *Grotte des fées*, les *Tours* et la *Salière* (*Salzbüchselfelsen*), vers le nord-ouest. Supérieurement à cette zone rocheuse, s'étend un vaste plateau accidenté, d'où l'on jouit d'une vue extrêmement étendue : on distingue notamment le Hohkœnigsbourg et le Tännichel, le Männelstein et le mont Sainte-Odile.

Le point culminant (880^m) se trouve à la crête qui regarde le Frankenburg ; c'est là qu'au-dessus d'une paroi rocheuse très-élevée et au milieu de blocs éboulés de toute dimension, M. Fettig a découvert une pierre, qui semblerait indiquer le travail de l'homme. C'est une grande dalle, rectangulaire, de 1^m, 50 de long, 0^m, 40 de largeur et 0^m, 65 de hauteur ; au milieu de sa face supérieure existe une dépression circulaire, du dia-

¹ *Mont de Charlemagne ?* — Avant 1790, on voyait dans le chœur de l'église de Lièpvre, un tombeau qui passait pour renfermer les restes mortels d'une fille de Charlemagne. — On voyait aussi dans l'église du couvent de beaux vitraux représentant l'abbé Fulrade et Charlemagne. (BAQUOL et RIS-TELHUEBER, *Dict. du Haut et Bas-Rhin*, article Lièpvre).

M. VOULOT (p. 178) a observé que la plate-forme supérieure de ce rocher est taillée en forme de banc.

mètre d'une tête d'adulte, en forme de cuvette peu profonde, avec un déversoir taillé en rigole; la face antérieure est coupée de façon à former une marche de 20 centim. de hauteur. Nous n'avons pas vu cette pièce qui paraît fort curieuse: nous nous proposons de la rechercher et d'en prendre le dessin.

On voit donc combien de choses intéressantes se rencontrent dans cette seule partie restreinte de la vallée de Sainte-Marie; aussi ne saurions-nous trop recommander l'excursion du Franckenburg et de l'Altenberg à tous les amis de nos belles montagnes et de nos antiquités locales.

Explication de la Planche II.

Fig. 1. Pierres du mur payen avec entailles en queues d'aronde.

Fig. 2. Queue d'aronde et entailles ($\frac{1}{10}$ de la grandeur réelle).

Fig. 3. Meule en grès vosgien du Franckenburg.

Fig. 4. Esquisse de l'enceinte du Franckenburg.

MP. Mur payen conservé.

T. Traces du mur payen, talus.

D. Débris du mur payen, pierres avec entailles à queues d'aronde.

M. Meule en grès vosgien.

C. Citerne (ou Mardelle?).

A. Grosse dalle appuyée sur le mur payen.

P. Débris des murailles du château, pierres sans entailles en queues d'aronde.

EE. Enceinte extérieure du château.

Fr. Château du Franckenburg.

O. Tour ronde.

ch. Chemin.

e. Entrée du château.

p. Porte du château.

R. Rochers.

Le Mont Sainte-Odile.

Bibliographie très-riche, surtout pour la partie historique ; nous n'indiquons que les ouvrages qui traitent du mur payen et qu'on trouve généralement dans les Bibliothèques.

- PELTRE, H. La vie de Sainte-Odile, première abbesse de Hohenburg. Strasb. 1719, 1 vol. 12°.
- LAGUILLE, L. Histoire de la province d'Alsace. Strasb. 1727, 1 vol. fol°, page 81, avec plan du mur payen et 1 pl.
- SCHŒPFLIN, J. D. *Alsatia illustrata*. Colmar, 1751, fol°, T. I, pag. 532, avec plan du mur payen et 3 fig.
- Idem, trad. de RAVENEZ. Mulhouse, 1851, tom. III, p. 99 à 111, avec 2 plans et 3 fig.
- SCHWEIGHŒUSER, J. G. Explication du plan topographique de l'enceinte appelée *Mur payen*. Strasb. 1825, 8°, avec le plan de THOMASSIN, au 10 millième.
- SCHWEIGHŒUSER et GOLBÉRY. Antiquités de l'Alsace. Mulh. 1828, f°, pag. 43 à 48 et pl. 15 (Château de Dreystein et mur payen).
- ROTHMÜLLER. Vues pittoresques de l'Alsace. Colm. 1836, in-4°, pl. 15 (Sainte-Odile) ; 18 (Mennelstein) ; 78 (Wachstein) ; 116 (Hagelschloss).
- SILBERMANN, J. A. Beschreibung von Hohenburg, oder Sanct-Odilienberg, Strasb. 1835, in-8°, avec atlas de 17 pl. et plan réduit de Thomassin.
- BÆHR, CH. Note sur le Heidenmauer de Sainte-Odile. (Congrès scient. à Strasbourg en 1843, tom. II, p. 336).
- SCHNEIDER, J. Beiträge zur Geschichte der römischen Befestigungswesen, insbesondere der alten Befestigungen in den Vogesen. Trier 1844, 8°, avec plan du mur payen.
- LEVRAULT, L. Sainte-Odile et le Heidenmauer. Colmar, 1855, in-8°. (*Revue d'Alsace* 1853, p. 314, et 1854, p. 360, avec un plan).
- SCHNEEGANS, L. Observations au sujet du projet de restauration du mur payen. (Id. 1857, p. 120).

FRIES. Rapport sur le mur payen de Sainte-Odile. (Bull. Soc. monum. hist. d'Als. 1^{re} série, III, pr.-verb., p. 20 à 23).

OPPERMANN, C. F. Notice sur quelques antiquités de la montagne de Sainte-Odile. (Id., 2^e série, tom. I, mém., p. 178, avec le plan des monuments druidiques, par C. GERHARDT).

SCHIRK. Le guide du pèlerin au mont Sainte-Odile. Colm. 1856 et 1866. — Album de la montagne de Sainte-Odile. Strasb. 1859 et 1864.

GYSS, A. Der Odilienberg. Rixheim, 1874, in-8°, avec un plan.

VOULOT, F. Les Vosges avant l'histoire. Mulh. 1872, in-4°; pages 93 à 195; pl. 22 (plan du mur payen); pl. 43, 45, 48, 53 à 58, 60 à 63, 66, 70, 75 et 76.

SCHRICKER, A. Der Odilienberg. Strasbourg, 1874, 12°, avec une carte par J. EUTING.

La montagne d'*Alitona*¹, *Hohenburg*, puis *Sainte-Odile* est située dans la Basse-Alsace, canton de Rosheim, commune d'Ottrott. Elle fait partie du premier contrefort des Vosges, dominant directement la plaine, et s'aperçoit de très-loin : depuis le vignoble de Mulhouse et le pont de l'Ill à Colmar, c'est elle qui, après le Tännichel et le Hohkœnigsburg, termine vers le nord le panorama de la chaîne vosgienne.

Il n'est donc pas étonnant que cette montagne ait été occupée dès la plus haute antiquité : on y trouve en effet de nombreux et importants vestiges de tous les âges. Elle est surtout célèbre par son monastère qui fut fondé, vers la fin du septième siècle, par Sainte-Odile, fille d'Adalric ou Etichon, duc d'Alsace, sur l'emplacement du château-fort de Hohenburg, et plus anciennement d'un *castrum* romain. Nous ne rappellerons pas la touchante légende de cette patronne révéree de l'Alsace, ni les péripéties que traversa le couvent dans le cours des siècles, souvent détruit par le feu, pillé et ravagé pendant les guerres qui désolèrent la contrée, et toujours renaissant de ses cendres. Aujourd'hui, quoique bien déchu de son antique splendeur, il est encore

¹ Du celtique : *all*, pierre et *dun*, montagne. (Dict. de BAQUOL et RISTELHUBER, p. 331).

visité journellement par une foule de pèlerins et offre un asile hospitalier aux touristes qui, à juste titre, y affluent de toutes parts. En effet, aucune de nos stations vosgiennes ne peut être comparée à celle de Ste-Odile, pour la magnificence de ses points de vue et sa richesse incomparable en monuments archéologiques qui résument, pour ainsi dire, tout le passé de notre pays.

Parmi ces monuments, nous n'avons à tenir compte que de ceux qui paraissent appartenir aux époques les plus reculées et sur lesquels l'histoire ne fournit aucune indication positive, à savoir : le mur payen et les mégalithes curieux qu'on rencontre presque à chaque pas soit à l'intérieur, soit en dehors de l'enceinte. N'ayant à signaler aucun fait nouveau et qui nous soit propre, notre tâche se bornera à résumer méthodiquement les ouvrages cités plus haut, en y renvoyant les lecteurs désireux d'approfondir davantage cet intéressant sujet d'études.

Mur et enceinte. — Le mur payen de Sainte-Odile (pl. III) ne semble pas différer de celui du Franckenburg, quant à la nature, à la forme et au mode d'agencement des matériaux. D'après Schweighæuser qui l'a visité avec la plus grande attention, il y aurait homogénéité parfaite dans toute son étendue, excepté du côté occidental, où la direction parfois anormale des entailles en queues d'aronde prouverait qu'il y a eu là remaniement ou restauration. D'autres cependant ont observé des différences caractéristiques dans le mode de construction ; certaines parties offrent un appareil régulier et soigné, composé de pierres bien équarries et de grandeur à peu près égale ; d'autres ont un caractère de simplicité toute primitive, composées de gros blocs, presque bruts, entassés sans méthode et dont les intervalles sont remplis par des petits fragments. (Voulot, pl. 52, 53, 54 et 62).

Son état de conservation varie nécessairement beaucoup ; en quelques endroits il a encore 2 à 3 mètres de hauteur sur 2 m. environ d'épaisseur, tandis qu'ailleurs on a de la peine à en retrouver les traces. D'après H. Peltre qui a publié son ouvrage en 1719, on voyait encore de son temps des parties atteignant 15 pieds d'élévation. Outre les dégradations dues aux agents atmo-

sphériques, il faut noter l'enlèvement des matériaux qui s'est fait, dans le moyen-âge déjà, pour la construction des nombreux châteaux et monastères des environs, dans les ruines desquels des blocs à queues d'aronde se rencontrent fréquemment.

D'après les calculs du capitaine Thomassin, le développement de la muraille mesure 10,502^m; la plus grande longueur en ligne droite de l'enceinte est de 3070^m, et sa superficie de plus de cent hectares.

En jetant un coup d'œil sur le plan, (pl. III), on voit qu'indépendamment du plateau de Sainte-Odile, le mur entoure encore le sommet de la montagne appelée *Bloss*, au sud, plus une partie du *Homburger* ou *Hohenburgerberg*, au nord, (723^m). Il y a donc en réalité trois enceintes, séparées par des murs transversaux aux points les plus resserrés par la configuration naturelle du terrain; celui du côté méridional est construit en bel appareil et assez bien conservé, tandis que l'autre est en ruines.

Le mur suit à peu près les contours du plateau supérieur et forme ainsi de nombreux redans qui n'ont pu être reproduits sur notre petite carte. Du côté de l'est et du sud, il est établi sur la longue crête rocheuse, parfois très-escarpée, qui domine la plaine, interrompu en certains points où l'accès est naturellement difficile, ou remplissant les vides entre deux roches voisines. C'est surtout sur ce parcours que se rencontrent des parties plus grossières, formées de blocs massifs qu'on peut parfois à peine distinguer du rocher qui les supporte. Sur le front ouest la construction paraît plus régulière et plus soignée: on y voit des fragments bien conservés d'où l'on a pu extraire des queues d'aronde presque intactes. Enfin, au nord, l'enceinte se termine en coin, près du château du Hagelshloss; de là, selon l'opinion généralement admise, le mur se dirigerait presque en ligne droite vers le sud-est, pour aboutir de nouveau à la grande falaise orientale, laissant au dehors la majeure partie du *Homburgerberg*.

La vérification de ce tracé, dans tout son parcours, est une opération longue et pénible: il faut tantôt gravir des saillies abruptes, tantôt se frayer un chemin à travers d'épais fourrés;

souvent les assises disparaissent sous la végétation qui les a envahies, ou au milieu de vastes amas de décombres. Aussi les plans dressés à diverses époques varient-ils beaucoup, surtout relativement à l'extrémité septentrionale. Ceux qui accompagnent les ouvrages de Laguille et de Schœpflin ¹, outre de nombreuses erreurs de détails, englobent dans l'enceinte toute la montagne du *Homburgerberg*, jusqu'au *Kœpfle* qui semble même y être compris. Le plan du capitaine Thomassin, qui a servi de base aux recherches de Schweighäuser, établit au contraire le tracé indiqué plus haut; c'est du reste ce travail qu'on a presque toujours reproduit, à différentes échelles, dans les publications subséquentes.

Cependant M. Voulot conteste la réalité de cette partie de la muraille qui doit relier directement la pointe du Hagelschloss à la crête de l'Elsberg; le mur descendrait à 150^m vers le nord-ouest, dans un pli du Hagelthal, tandis que sur la hauteur qui domine le vallon, il n'y aurait pas une seule pierre taillée; il croit même pouvoir ajouter que l'enceinte n'a jamais été close de ce côté.

Nous ne sommes pas en mesure de trancher cette question qui a son importance, relativement à la destination présumable de l'enceinte; il semble irrationnel qu'on eût laissé en-dehors de celle-ci la presque totalité du *Homburgerberg* dont le plateau supérieur est la continuation de celui de Sainte-Odile et dont le relief, formant une défense toute naturelle, domine la vallée de Saint-Gorgon d'un côté et le Hagelthal de l'autre.

Rochers reliés à l'enceinte. — Plusieurs rochers ou groupes de roches, remarquables par leur forme et leur situation, sont reliés au mur payen et paraissent avoir eu une destination spéciale à une époque reculée. Nous allons les passer rapidement en revue.

Le *Stollhaffen* (marmite à pieds), groupe de rochers à pic, au fond du cirque formé par le vallon de Saint-Gorgon, commande l'entrée dans l'enceinte de la voie antique d'Ottrott: son sommet

¹ Voir dans la *Bibliographie* les titres des ouvrages cités.

en forme de plate-forme surplombante est traversé de profondes crevasses et entouré de blocs singulièrement agencés ; sa base est arrondie de manière à simuler de courts piliers , ce qui lui donne l'aspect d'une grande marmite. Au-dessous se trouvent des excavations assez profondes, séparées par une cloison verticale qui soutient le plafond. (Voulot, pl. 64).

Le rocher d'Oberkirch , un peu plus au sud , est aussi un grand abri sous roche, près du point où la voie antique franchit le mur payen.

Le rocher de Sainte-Odile (753^m) forme un promontoire saillant qui s'avance vers l'est, séparant les deux vallons de Niedermünster et de Saint-Gorgon. La plate-forme sur laquelle est bâti le couvent constitue le point central de tout le système du mur payen, auquel aboutissent les anciennes voies dont il sera question plus loin : elle couronne une masse rocheuse imposante , presque taillée à pic à une hauteur de 20 à 25 mètres ; en parcourant le chemin de ronde pratiqué à sa base, on peut se rendre compte de sa structure où l'intervention de l'art se reconnaît parfaitement. (Rothmüller, pl. 15).

La chapelle des anges ou chapelle pendante (*Engel* ou *Hengenskapelle*) perchée au coin nord de la terrasse et entourée d'un étroit sentier qui la sépare du précipice, était sans doute jadis un poste d'observation ou un lieu consacré au culte payen. Dans la cour du couvent, près de l'auberge actuelle, se voit une cavité circulaire taillée dans le roc ; elle était surmontée d'une construction reposant sur six colonnes , qu'on appelait le *Temple payen* et qui a été démolie en 1734.

En suivant la muraille vers le sud, à 700 pas environ du couvent , on rencontre , au-dessus du fond du vallon de Niedermünster, les *Bäckerfelsen* (roches des boulangers). Ce sont deux rochers corrodés, simulant des grosses miches de pain empilées et entre lesquels règne une sorte de couloir couvert ; le plus élevé a sa plate-forme creusée d'un bassin de 1^m,30 de long et 0,30^c de profondeur , avec rigole d'écoulement , ce qui lui a fait aussi donner le nom de *Beckenfelsen* ou roche du bassin. (Voulot, pl. 70).

Le *Hangenstein* (pierre suspendue) se trouve sur la même crête orientale, un peu plus loin que la jonction du mur transversal sud. Cette roche avancée, excavée à sa base, porte à son sommet de belles dépressions ainsi qu'une grande dalle posée à faux et surplombante ¹. (Voulot, pl. 56).

A l'angle sud-est de l'enceinte, se dresse le rocher le plus renommé en raison de la vue admirable qu'il offre aux visiteurs et des idées mystérieuses qui s'y rattachent. C'est le *Mannelstein* (roche du petit homme) ² ou *Einstein* (rocher isolé), point culminant de tout le plateau de Sainte-Odile (819^m), s'élevant à pic à une hauteur de 15 mètres. Sa partie supérieure, de niveau avec le mur qui le touche des deux côtés, constitue une plate-forme de 40 pas de longueur, avec grandes dépressions dont l'une est munie d'un canal d'écoulement; sa base paraît avoir été excavée de façon à faire surplomber le sommet. (Rothmüller, pl. 17).

M. Schweighæuser rapporte qu'on y avait découvert une inscription en caractères runiques en l'honneur d'Odin, mais elle n'a jamais été revue depuis ³. On a mentionné aussi des entailles de diverses formes (carrées, circulaires ou orbiculaires) et de dimensions variables qui seraient creusées dans ses parois, et sur le haut, la gravure d'un triangle équilatéral dans lequel un autre triangle est inscrit. Enfin la tradition rapporte que de gros anneaux de métal étaient jadis scellés à ce rocher, pour servir à amarrer les barques du grand lac rhénan; inutile d'ajouter qu'aucun témoin oculaire ne les a jamais aperçus, aussi peu que ceux signalés en bien d'autres points analogues des Vosges.

En longeant le mur vers l'ouest, se présente une roche analogue, le *Schafstein* (roche du mouton), terminée en plate-forme rectangulaire de 20 pas de long sur 15 de large.

¹ Il existe un autre *Hangenstein*, au pied de la montagne de Sainte-Odile, sur la route de Barr au Holtzplatz; c'est également une roche surplombante qui a été dénaturée.

² M. de Ring fait dériver ce nom du dieu allémanique *Mann*, et M. Voulot de *Mén* (lune); ces deux désinences sont fréquentes en Alsace.

³ Cette inscription est figurée dans la planche 25 de M. Voulot, d'après un dessin fait en 1832 par M. Ringel.

Enfin, un peu plus loin, dans la même direction, le *Wachstein* (roche d'observation) s'élève à vingt pas au-devant du mur comme une chaire élancée ; son sommet formant une terrasse ovale est relié au mur par une trainée de grosses pierres de taille. (Rothmüller, pl. 78).

Mégalithes non reliés au mur. — Outre ces roches connues de tous les touristes et pour ainsi dire classiques, on a signalé, soit en-dedans, soit en-dehors de l'enceinte, un nombre considérables de monolithes et de groupes rocheux remarquables par leur forme et leur mode d'agencement. Ce sont des blocs dressés ou équilibrés de diverses façons, des pierres à cuvettes ou à bassins avec ou sans déversoirs, des grottes et abris plus ou moins étendus. La plupart de ces monuments sont dus probablement à des causes naturelles ; cependant, comme certains d'entre eux semblent offrir des indices de travail humain, nous avons cru devoir les signaler, afin de provoquer à leur égard de nouvelles et sérieuses investigations.

A l'angle sud-ouest du mur et à l'extérieur de l'enceinte, existent deux groupes de pierres, présentant de l'analogie avec les dolmens de Bretagne, déjà signalés par les plus anciens auteurs sous le nom de Monuments druidiques et appelés dans le pays *Druidenhölen* ou *Dolmenhütten*. (Oppermann, plan ; — Voulot, pl. 60).

Perdus autrefois au milieu des éboulis, ils ont été déblayés en 1862, sous la direction de M. Oppermann et aux frais de la *Société des monuments historiques d'Alsace*. On a pu ainsi se rendre compte de leur disposition : ce sont deux galeries, dirigées à peu près du sud au nord, formées de gros blocs placés de champ et recouverts en partie d'autres blocs aplatis. Le grand dolmen, situé à 10 mètres du mur, est composé de deux blocs de 6^m,70 de longueur, placés presque parallèlement à 1^m,20 l'un de l'autre, et d'un troisième bloc qui en ferme le fond vers le nord, mais laissant une ouverture latérale de 0^m,70 de large au coin de droite ; il est recouvert à moitié par une dalle aplatie de 4^m de long sur 0^m,50 à 0^m,80 d'épaisseur. Le

second, placé à cinq mètres plus au nord, ouvert des deux côtés, long de 6^m,60 et large de 0^m,80 à 1^m n'est plus que partiellement couvert : une grosse dalle gisant à côté de l'entrée semble avoir été enlevée de son sommet. Ces galeries s'ouvrent sur une espèce de carrefour où débouchent encore d'autres couloirs qu'on n'a pu déblayer : l'un d'eux aboutit à un rocher de plus de 8^m de long et touchant le mur ; on avait supposé, à tort, qu'il existait là un passage souterrain pour arriver dans l'enceinte. Il est regrettable que les travaux n'aient pu être poussés plus avant ; cependant, les parties mises à jour suffisent pour démontrer tout l'intérêt qui s'attache à ces monuments. (Oppermann).

Sur la Bloss, près de la crête orientale, un groupe de roches couchées parallèlement, de 20 mètres de long, se trouvait sur le trajet du mur auquel on a fait faire un angle saillant pour les englober, au lieu de s'en servir comme d'un point d'appui tout trouvé.

Près des Bæckerfelsen, à 50 pas à l'ouest, on voit une pierre portant une immense cuvette, à parois verticales, de 1^m,20 de diamètre et 0^m,60 de profondeur ; et tout près un gros bloc équilibré de manière à laisser un passage au-dessous de lui. (Voulot, pl. 46, fig. 1).

La crête de l'Elsberg (*Ell*, soleil) et le promontoire nord du Homburgerberg présentent des quantités de ces roches curieuses : parmi elles on a distingué le *Jardin des payens*, vaste enceinte de rochers ; le *Plateau des fées*, dédale de dolmens, menhirs et galeries ; le *Herrenfelsen*, abri de 9 mètres de profondeur, adossé à des couloirs qui s'étendent sur une longueur de plus de 100 mètres.

La *Grotte d'Adalric* ou d'*Etichon* s'ouvre sur la crête orientale, un peu au nord du Stollhafen.

La roche du *Langenruhstall* et le trou de *Winterloch*, espèce de mardelle, se trouvent près de la voie pavée d'Ottrott, au-dessous de la crête de l'Elsberg.

Les dessins de M. Voulot (pl. 43, 45, 48, 55 et 58) donneront une idée de ces divers monuments ; son plan de Sainte-Odile (pl. 22) indique exactement leur situation et permet de les

retrouver; nous ne voulons émettre aucun jugement sur eux avant d'avoir pu les examiner avec toute l'attention nécessaire.

Sources. — L'eau, cet élément si indispensable, ne semble pas avoir fait défaut sur notre montagne. Des restes de constructions anciennes montrent que les sources étaient non seulement aménagées avec soin, mais encore protégées jusqu'à un certain point contre les déprédations du dehors. Nous n'avons trouvé, dans les ouvrages spéciaux, aucun renseignement relatif à ces sources; cependant il serait intéressant d'en connaître le débit, pour juger approximativement du nombre de personnes qui pouvaient séjourner en ces lieux.

Au couvent même, une citerne de 40 pieds de profondeur, recueillait les eaux du ciel qui se rassemblaient en suivant la pente naturelle du rocher. (Peltre).

Un peu plus bas que le couvent, sur le chemin de Trüttenhausen, les pèlerins ne manquent pas de s'arrêter à la belle *fontaine de Sainte-Odile* que, suivant la légende, la patronne de l'Alsace fit miraculeusement jaillir de la pierre, pour soulager un vieillard mourant. Elle est reliée au plateau par un chemin profondément encaissé au milieu des rochers. Sur une grande roche, au bord de ce couloir, se voient trois empreintes digitales en creux; on les attribue également à la Sainte qui s'y suspendit pour échapper aux poursuites de son père.

Dans l'enceinte centrale, non loin du mur transversal sud, se trouve la *fontaine Saint-Jean*, avec un bassin muré, construit en partie en matériaux enlevés du mur payen.

Au premier étranglement sud du plateau, est l'*abreuvoir de la Bloss*, entaillé dans le grès, et aux extrémités duquel quelques restes de constructions en gros quartiers de rocs ont une apparence très-antique.

Plus loin, vers l'ouest, à côté de l'entrée du chemin de Barr, on a découvert, dit-on, un canal muré traversant l'enceinte et qui semble avoir servi à l'écoulement des eaux.

La *Badstube* est une autre petite source entourée d'un bassin

carré, située dans un vallon appelé *Herzthülele*, près du château de Dreystein ¹.

Enfin il existerait encore deux espèces de mares où séjourne l'eau pluviale : l'une sur la Bloss dite *mare aux sangliers*, l'autre près du jardin payen, à la pointe nord du Homburgerberg ?

Routes antiques. — Parmi les voies anciennes qui, de différents côtés, venaient aboutir au plateau de Sainte-Odile, la plus connue et la plus remarquable est la *voie romaine d'Ottrott* (*Heydenweg*) ; en plusieurs points de son parcours, elle a conservé son ancien dallage, composé de larges pierres taillées en carré et qu'on nomme dans le pays *Teufelspflaster* (pavé du diable). Cette voie remonte le vallon de Saint-Gorgon, dominée par les hauteurs abruptes du Homburgerberg, pénètre dans l'enceinte centrale à côté du rocher d'Oberkirch, traverse la Grossmatt en se dirigeant vers le sud, puis s'infléchit à angle aigu pour aborder la crête qui aboutit au couvent ; au pied du Stollhafen s'en détache un embranchement qui, par un coude brusque, s'élève dans l'enceinte nord soutenu par un empierrement gigantesque ; il se dirige ensuite, sous le nom de *chemin creux*, presque parallèlement à la route précédente, jusque vers la fontaine Saint-Jean où il rejoint la voie romaine de Barr. Celle-ci, moins bien conservée mais montrant encore en certaines parties le même mode de pavage, pénétrait dans l'enceinte méridionale par le grand redan qui s'avance vers l'ouest ², et arrivait au plateau supérieur conjointement avec la route d'Ottrott.

Avant d'y parvenir, ces voies franchissaient deux entrées taillées dans le roc, séparées l'une de l'autre par un mur de rochers formant une double gorge ; de chaque côté se voyaient des entailles correspondantes qui servaient probablement à recevoir des poutres ou barres transversales destinées à clore le

¹ Une jolie source, près du Hangenstein, a été captée récemment par les soins du *Vogesenclub*.

² A côté de l'entrée actuelle du chemin de Barr, le Dr SCHRICKER a découvert un passage muré, qui était peut-être l'ancienne entrée de la voie romaine dans l'enceinte. (Plan d'EUTING, N° 2).

passage. Malheureusement, cette construction si imposante a été dénaturée en 1858, par l'établissement d'une nouvelle route; on a fait sauter les rochers du défilé et couvert de leurs débris une partie des anciennes voies. Il a été commis là, bien que l'enceinte de Sainte-Odile fût classée parmi les monuments historiques, une mutilation d'autant plus triste qu'elle est irréparable. (Schneegans et Fries).

Outre ces voies, généralement considérées comme romaines, MM. Levraut (ch. vi) et Oppermann (p. 182) ont reconnu d'autres chemins, creusés dans le sol ou même dans le roc, encaissés parfois à plusieurs mètres de profondeur et décrivant de nombreux circuits. On en distingue un tronçon qui se dirige parallèlement à la voie de Barr, au point où celle-ci pénètre dans le mur payen. Ces chemins qui semblent avoir de l'analogie avec les voies gauloises des environs de Besançon, se retrouvent également autour du Heidenkopf, sur le Kienberg, et jusque vers le Champ-du-Feu.

Monuments voisins. — Plusieurs points des environs immédiats de Sainte-Odile, méritent d'être signalés en raison de leurs dénominations ou des vestiges anciens qui s'y trouvent.

A l'angle nord du château de *Landsperg* (584^m) au-dessous du Männelstein, M. Oppermann a signalé les restes d'un mur en gros blocs bruts de granit et de grès, sans entailles à queue d'aronde, évidemment antérieur à la ruine féodale. Il se voit encore sur une longueur de 80 mètres environ; sa hauteur en quelques points est de 2^m, 50; plus loin, des blocs épars en indiquent la direction du côté est. (Voulot, pl. 63, fig. 1).

En face du Wachstein s'étend la montagne du *Kienberg* (805^m), à double plateau, dont le postérieur s'appelle *Hochgericht* (haute justice). M. Voulot y signale des traces de murs massifs, des roches à bassins et une pierre levée qui porte le nom de *Gluckhenne* (poule couveuse) ¹.

¹ Il existe dans les Pyrénées, aux environs de Luchon, une pierre des poussins. (Bull. Soc. anthr. 1877, p. 225).

Le château de *Dreystein*, nommé sur le plan de Laguille *les trois pierres*, rappelle probablement le souvenir de trois menhirs qui s'y trouvaient jadis; entre ce château et l'enceinte, est un véritable labyrinthe de roches formant des couloirs et des galeries d'un aspect fantastique.

Le château de *Waldsparg* ou *Hagelschloss* (593^m) construit sur deux rochers reliés par une voûte hardie était probablement compris autrefois dans l'enceinte. (Rothmüller, pl. 116). Tout auprès se voit une grande roche corrodée par les eaux et rappelant le *Beckenfels*. (Voulot, pl. 66).

On donne le nom de *Kæpfel* à une éminence située en contrebas de l'éperon que forme le *Homburgerberg* vers le nord. Elle est surmontée d'un petit fort appelé ruine romaine (*Heidenschanz*), de forme rectangulaire, ayant 21^m de long sur 10 de large, construit en gros blocs bien appareillés (sans ciment) pour les parements et rempli de blocage à l'intérieur. Quelques pierres à entailles gisent parmi les décombres. Une sorte de ravine ou chemin creux rempli d'éboulis semble avoir relié ce fort à la crête du *Homburgerberg*.

De l'autre côté du *Klingenthal*, vers le nord-ouest, se voit la montagne du *Heidenkopf* (780^m) au sommet de laquelle est le *Heidenschloss* (château des payens), fortification circulaire de 60 pas de diamètre, composée d'un fossé et d'un mur en pierres sèches entassées sans ordre.

Plus loin, dans la même direction, on aperçoit encore le château de *Girbaden* (572^m) en avant duquel existe une muraille ruinée en gros blocs amoncelés.

Objets antiques. — Nous avons donné dans notre première publication, le relevé des objets en pierre trouvés sur la montagne de Sainte-Odile (N^{os} 13, 21, 23, 74, 76 et 78) : ce sont deux pointe de flèche en silex, une sorte de couteau en porphyre et trois haches polies en serpentine. Deux haches polies (N^{os} 104 et 160) proviennent d'Ottrott, et, d'après M. Siebert, il en a été rencontré aussi à Saint-Nabor et au *Klingenthal*.

En fait d'instruments de bronze, M. Voulot donne le dessin d'une belle hache à douille et oreillette (pl. 10, fig. 9) recueillie

sur le versant septentrional du Kienberg. D'autres pièces analogues ont été découvertes dans les environs, mais nous n'avons pu encore obtenir de renseignements précis à cet égard.

Des tumuli, ou plutôt des galgals (tertres de pierres), de 2 à 4 mètres de hauteur, avaient déjà été signalés par M. Levrault (p. 90) qui en fit ouvrir un : il n'y trouva que quelques os reposant sur un fond nivelé et garni de pierres aplaties. M. Voulot en a fouillé plusieurs, situés à l'entrée de la voie de Barr, dans cette sorte d'appendice de l'enceinte qui se projette vers l'ouest. On y a rencontré des sarcophages oblongs en dalles brutes, dont l'un était divisé en trois compartiments, des sépultures cubiques pour des corps repliés, d'autres sans traces de sarcophages. Plusieurs de ces tombes étaient surmontées d'un revêtement en pierres brutes : leur fond se composait d'un dallage grossier établi sur de la glaise. Quelques blocs avec entailles de queues d'aronde prouveraient que ces tumuli sont postérieurs au mur payen dont on aurait utilisé les matériaux.

Parmi les objets recueillis on remarque quelques pierres taillées douteuses, un couteau recourbé en fer, des grains de collier en terre cuite et en ambre, une patère en verre verdâtre, des agrafes et boucles d'oreilles d'argent à torsades d'or, une bague en or pâle avec hiéroglyphes, mais pas d'armes. (Voulot, pl. 75 et 76). Ils offrent de l'analogie avec certains spécimens de Herrlisheim déposés au Musée de Colmar et qu'on attribue généralement à l'époque franque ou mérovingienne.

Date et destination du mur payen. — L'opinion des auteurs varie beaucoup sur l'époque à laquelle il convient de faire remonter l'origine de l'enceinte de Sainte-Odile. Peltre dit que le château et la muraille ont été élevés longtemps avant l'arrivée des Romains, qui s'en emparèrent. Le mur payen est déjà désigné sous le nom de *murum gentile*, dans une bulle du pape Saint-Léon IX, datée de 1050.

D'après M. Straub, le Männelstein, le Wachstein et autres groupes de rochers reliés à l'enceinte paraissent avoir eu une destination religieuse à l'époque celto-kymrique, et avoir sans

doute plus tard servi de vigies ¹. Quant à la muraille elle-même, les uns voient, dans ses parties grossières et massives, une construction *pelasge* ou *étrusque*, comparable aux murs cyclopéens de Grèce et d'Italie; d'autres attribuent à l'époque *celtique* ou *gauloise* tout l'ensemble de la construction. Mais l'opinion la plus généralement admise est que le mur à appareil régulier et à queues d'aronde date de l'époque romaine ou gallo-romaine; on en a même approximativement fixé la date aux règnes de Maximien-Hercule (286-305) ou à celui de Valentinien I^{er} (364-375), qui tous deux ont rétabli un système de forts le long du Rhin et des Vosges, pour garantir la contrée des incursions d'outre-Rhin.

Cette assertion est fondée sur les arguments suivants :

1^o Les Romains employaient ce mode de construction avec tenons de bois, déjà mentionnés dans Vitruve sous le nom de *Securicula* (hachette) ou *Subscus*.

2^o Ils se servaient fréquemment de murs en pierres sèches dans leurs fortifications de la rive gauche du Rhin. On observe des crampons en queues d'aronde sur la partie romaine du pont de la Moselle, près de Trèves (Schneider).

3^o Des médailles romaines ont été trouvées, assez fréquemment, non seulement aux environs, mais même dans l'intérieur du mur. (Denys Albrecht).

Il paraît cependant certain que la queue d'aronde était employée longtemps avant les Romains, que les Etrusques et les Grecs la connaissaient déjà. On en voit sur les pierres du temple de Jupiter olympien à Agrigente; le procès-verbal de l'enlèvement de l'obélisque de Louqsor à Thèbes, constate que, sous le monolithe, une queue d'aronde en bois servait à relier deux blocs assemblés pour former le piédestal. (Voulot, p. 155).

La destination de notre *Heidenmauer* est également incertaine; ce devait être : soit une enceinte sacrée servant aux cérémonies religieuses et peut-être aux inhumations, soit un lieu de refuge ou camp retranché sous la protection du château-fort d'Altitona.

¹ *Bulletin de la Soc. des mon. hist. d'Alsace*, 1^{re} série, II, p. 168.

On sera peut-être dans le vrai en admettant que les mégalithes et rochers dont il a été question, auraient servi d'abord au culte des populations primitives ; ils auraient été ensuite reliés entre eux, dans le même but religieux, par la muraille grossière dont on voit encore des restes. Plus tard, se serait élevé le mur à queues d'aronde et l'enceinte aurait été complétée, pour abriter des réunions populaires ou comme lieu de refuge contre les invasions de hordes étrangères. Il est difficile de préciser la date de cette construction, car les incursions d'outre-Rhin avaient déjà commencé longtemps avant l'arrivée des Romains dans le pays. Enfin les restaurations subséquentes qu'a subies le mur à queues d'aronde, lorsque ce mode de construction n'était plus usité, pourraient bien être postérieures à la domination romaine.

Nous n'insisterons pas davantage sur ces questions qui rentrent dans le domaine de l'histoire ; elles ne pourront sans doute être élucidées que par une étude comparative des constructions analogues répandues en Alsace et dans les pays voisins. En nous arrêtant, trop longuement peut-être, à la description des antiques monuments de Sainte-Odile, nous avons voulu montrer que, malgré tous les travaux déjà publiés, cette intéressante localité offre encore bien des problèmes à résoudre, et qu'un vaste champ reste ouvert aux investigations relatives à l'archéologie préhistorique qui nous occupe plus spécialement ici.

Explication de la Planche III.

Notre petit plan de Sainte-Odile, imité de celui qui accompagne l'ouvrage de M. le chanoine Gyss, ne peut donner qu'une idée générale de la topographie de cette montagne et de ses environs immédiats. Nous y avons marqué, autant que possible, la direction des voies antiques, la position des sources, des principaux mégalithes et monuments anciens. Pour plus de détails, nous renvoyons aux plans à grande échelle du capitaine Thomassin et de M. Voulot.

- A. Enceinte méridionale.
- B. Enceinte centrale.
- C. Enceinte septentrionale.
- D. Homburgerberg.
- E. Crête de l'Elsberg.

Sources. — *a.* Abreuvoir de la Bloss. — *b.* Fontaine St-Jean. — *c.* Fontaine Sainte-Odile. — *d.* Badstube. — *e.* Mare du jardin des payens. — *f.* Canal d'écoulement ?

Rochers. — 1. Wachstein. — 2. Schafstein. — 3. Männelstein. — 4. Hangenstein — 5. Beckenfelsen. — 6. Sainte-Odile. — 7. Chapelle des anges. — 8. Rocher d'Oberkirch. — 9. Stollhaffen. — 10. Grotte d'Etichon. — 11. Herrenfelsen. — 12. Plateau des fées. — 13. Jardin des payens. — 14. Langenruhstall et Winterloch.

15. — Monuments druidiques.

16. — Tumuli.

17. — Débouché des voies antiques sur le plateau supérieur.

(L'explication des signes se trouve sur le plan).

III. MURAILLE EN PIERRES APPAREILLÉES SANS QUEUES D'ARONDE.

Le Tænnichel.

Bibliographie. — RICHARD, R. A., Histoire d'Alsace. Colmar, 1836, 8°, pages 33 à 75.

GOLBÉRY (PH. DE). Mémoire sur quelques anciennes fortifications que l'on voit au sommet des Vosges. (Mém. Soc. des antiquaires de France. — Mém. Soc. sc. et agric. de Strasbourg, II, 1823, p. 334 à 402).

— L'Alsace celtique et gauloise. (*Revue d'Alsace*, Colm. 1872, p. 5 à 48, 1 plan et 4 fig.).

JUNG. Le mur payen du Tænnichel. (Bull. Soc. monum. histor. d'Alsace, 1^{re} série, II, p. 122 à 124).

VOULOT. Les Vosges avant l'histoire, p. 45 à 88; pl. 19 à 23, 26, 27, 32, 35, 37, 40, 41, 47 et 58 et plan.

Le mur payen du Tænnichel ne ressemble pas à ceux qui ont été décrits dans le chapitre précédent; son mode de construction est plus grossier; les pierres moins grandes et généralement brutes ne sont pas reliées par des queues d'aronde; de plus il ne forme pas enceinte, de sorte que sa destination était sans doute différente.

Vue depuis le Haut-Rhin, la montagne du Tænnichel se présente sous la forme d'un cône élancé (910^m), couvert d'une sombre forêt de sapins et dominant les châteaux de Ribeauvillé. En arrière le sommet se prolonge en une arête étroite et abrupte, s'étendant du sud-est au nord-ouest, et se reliant à une crête plus large, appelée le Hury, qui court de l'est à l'ouest et sépare la vallée de Ribeauvillé de celle de Lièpvre. (Pl. IV).